

DE la philosophie cartésienne, seul le premier terme est vrai ; Descartes ne pouvait pas dire *cogito ergo sum* mais seulement *cogito*. La première chose (et la dernière) que je connais c'est justement l'action de mon esprit, ma connaissance. L'esprit, la vie éveillée à la conscience de soi, constate son égalité à soi-même ou son identité par la pensée de la pensée. Toute connaissance ultérieure n'est qu'une explication de cette *idée*, de l'*Idee par excellence**. Je sais que je pense, que je suis spirituellement actif ou, puisqu'il n'y a pas d'autre activité, que je suis *actif* et non pas que je *suis*. Ce n'est pas l'*être* mais l'*action* qui est le commencement et la fin². Si nous passons à l'explication de cet acte, nous trouvons trois choses : un pensant, un pensé et l'identité des deux, le je. « Je pense » signifie : le je se représente à soi-même, ou se pose face à soi-même, comme un autre, mais revient à soi par le dépassement de cette réflexion après s'être trouvé hors de soi par cette sorte de découverte de sa propre vie dans le miroir. Il admet que cette image spéculaire est la sienne propre. L'éveil de la vie à la conscience de soi est un acte complexe. Le simple fait de dire je n'est pas la constatation d'une identité. Celui qui dit : je suis je, ou bien : je sais que je suis, celui-là ne sait rien, il ne fait que croire à un point mathématique, les yeux ouverts dans le noir, il ne voit que ce qui n'est pas réel, à savoir la différence du pensant et du pensé, du sujet et de l'objet, et non leur identité. Le je simple,

1. Extrait d'une introduction à une œuvre plus importante, à paraître ultérieurement (note de Moses Hess).

2. Cf. R. Garaudy, in *Le Monde*, 4 octobre 1977 : « Le marxisme n'est pas un passage dogmatique de l'idéalisme à un matérialisme mécaniste, mais d'une philosophie de l'être à une philosophie de l'acte. »

le pensant qui se différencie du pensé, est vide, il n'a aucun contenu. Il n'y a là, dans le fait de dire je, aucune *raison** ; cela est creux, ce n'est pas un *moi raisonné**, ce n'est pas une pensée, mais une croyance. Seul le « je pense » constate quelque chose, l'égalité à soi-même de l'un dans l'autre. Ce que croit celui qui dit je, le je, l'identité, se transforme alors en contenu conçu de l'action, tandis que le point mathématique, ce noir *néant* qui se nomme *être*, se désigne comme l'acte figé, fixé au beau milieu de son activité, de la conscience de soi. Si, en effet, cet acte n'est qu'à demi effectué, si le pensant est saisi dans la différence d'avec soi, le pensé, alors l'esprit se précipite tête baissée contre le mur, contre la barrière, qu'il a dressée et n'a pas rompue ; il se fourvoie dans une impasse. L'action se fige. Le pont, l'étroit passage du pensant au pensé est coupé, l'artère vitale ligaturée. Le vivant devenir se mue en être mort et la conscience *de soi* en conscience *théologique*, qui doit alors s'inventer le mensonge d'un passage du noir néant à l'être blafard. Le royaume des ombres s'instaure. Tout pensé n'est plus que son ombre et le pensant, d'autre part, s'étiole en un point aveugle. La vraie vie, le je vivant, l'identité consciente de soi, maintenant que pensant et pensé sont séparés, apparaissent extérieurs aux deux : c'est l'inconnu, mais que l'on pressent ou que l'on croit. Cette vie extérieurement représentée est un reflet vide d'un je vide, l'ombre d'une ombre, le Dieu théologique, l'« étant de toute éternité », l'« Esprit absolu », etc.

Le je conscient de soi, dont doit partir toute philosophie car le « je pense » est tout aussi indémontrable qu'au-dessus de toute démonstration (puisque le doute est encore un acte de pensée), ce *moi raisonné** de Descartes n'est donc en aucun cas une preuve en faveur de l'être abstrait mais en faveur de la pensée, de l'action spirituelle. Le « je pense » s'est donc désigné à nous comme l'*action* qui inclut trois moments, lesquels constituent ensemble le je et ce dernier, pour cette raison précise, n'est pas un être, ni pensant ni pensé, mais l'effectuation d'un acte : le mouvement de la vie se rapportant à soi comme à un autre ou se différenciant d'avec soi, mais connaissant son égalité à soi-même dans ce devenir-autre-à-soi ou cette différence-d'avec-soi. Le je, par conséquent, n'est pas quelque chose d'immuable, au repos, comme le croient ceux qui disent : je, mais quelque chose de changeant, en constant mouvement, comme la vie avant qu'elle ne s'éveille à la conscience de soi, en constant changement aussi. Comme les « corps

célestes », comme tout ce que nous voyons croître et se mouvoir, l'homme est aussi en constant changement, en une activité se modifiant sans cesse, non seulement l'homme physique mais aussi la part spirituelle de l'homme, sa conscience de soi. Tout ce qui reste, c'est cette activité elle-même ou la vie. Ce qui est nécessaire, c'est la constante transformation du je, car il n'est je que par cela qu'il devient un autre à soi, c'est-à-dire qu'il se détermine, se limite et connaît, dans ce devenir-autre-à-soi ou cette limitation-de-soi, son égalité à soi-même ou sa libre auto-détermination. Sans cet acte, il n'est pas un vrai je, une identité, mais demeure dans l'inconscience de sa propre action (vie naturelle, innocente) ou bien dans la dissidence avec soi-même, fil de vie déchiré, ligne discontinue, noir néant. La réflexion est la Parque qui tranche d'un coup d'épée de la raison le fil continu de la vie, interrompt le mouvement, ôte le souffle. Le je est une action spirituelle, une idée qui ne peut être conçue que dans le changement. Au-dessus du changement, il n'y a que la loi qui en conditionne le mouvement même. L'esprit connaît cette loi par la connaissance de sa vie. En se connaissant, en connaissant sa propre activité, il connaît avec la même certitude toute activité, toute vie. La vie est activité. Mais l'activité est obtention d'une identité par l'acte de poser et puis de dépasser son contraire, production de son même, de son égalité à soi-même, par la rupture de la limite dans laquelle le je est non-je, activité. En un mot, elle est production de soi — dont l'esprit ne connaît la loi que par sa propre auto-production³.

Le changement, la diversité de la vie, ne saurait être conçu comme un changement de la loi d'activité, comme vie objectivement diverse, mais seulement comme une diversité de la conscience de soi. La réflexion, qui met tout la tête en bas, dit à l'inverse : « la vie objective est diverse, le je toujours le même ». Elle comprend ce qui est changement du je, de la conscience de soi comme un changement de l'autre représenté par le je (qui n'est rien d'autre que lui-même). Toutes ses représentations se

3. On aura décelé la tonalité fortement fichtéenne de ces quelques lignes (voir également et de façon tout à fait explicite p. 187). Cf. Lukacs, art. cit., p. 109 : « Le tournant qu'effectue Hess à propos de Hegel est plutôt d'orientation fichtéenne... Il ne s'agit pas d'une recharge subjectiviste de l'objectivité hégélienne, ce à quoi vise la "philosophie de la conscience de soi" de Bruno Bauer, mais au contraire d'une tentative de dépasser le caractère contemplatif de la philosophie hégélienne et de rendre la dialectique pratique: Cette tendance au pratique devait nécessairement reconduire à Fichte. »

transforment pour elle en vie objective, qui est assurément très diverse, à tout moment autre, car justement le je devient à tout moment un autre à soi, car la conscience de soi est une chaîne continue de représentations, car l'idée, l'action spirituelle une n'est pas quelque chose de fixe, mais au contraire mouvement, stimulation ; elle suit une ligne ascendante et descendante, de la conscience de soi la plus basse (qui, toutefois, ne mérite pas encore ce nom en son sens habituel) à la plus élevée et la plus claire ainsi qu'inversement. Les divers modes ou stimulations de la conscience de soi, qui se présentent dans le temps comme moments, niveaux, strates, histoires divers, et dans l'espace comme échantillons ou natures divers, sont en vérité le produit d'une seule et même activité qui reconnaît à la fin, la *conscience de soi* comme la sienne *propre*. Mais la réflexion, l'activité qui ne peut jamais parvenir à son égalité à soi-même, voit partout le contraire de la réalité. Ainsi la vie objective elle-même lui semble-t-elle diverse mais le je (dont elle ne sait rien, auquel elle ne fait que croire) lui paraît être le Restant, l'Immortel.

Il suit nécessairement de chaque idée déterminée, de chaque niveau de la conscience de soi, *son* contraire, son *même* comme *autre*, et cela jusqu'à ce que l'idée déterminée se soit *explicitée*, c'est-à-dire que toute essence se dédouble jusqu'à ce qu'elle s'épuise, crée, vit, qu'elle est active jusqu'à ce qu'elle ait produit la totalité de ses effets⁴. Alors vient le temps où cette idée déterminée, où ce je déterminé touche à sa fin. « Non » dit la réflexion « ce n'est qu'à ce moment-là qu'il commence à vivre ! ». L'esprit qui nulle part ne s'est trouvé, même dans la vie, qui, lorsqu'il contemplait son image dans le miroir de la vie, allait mettre sa tête derrière ce miroir, comme font les enfants, pour voir si quelque chose y était et qui, évidemment, n'y trouva que le vide et noir néant — cet esprit qui, après s'être soi-même produit, réfléchi, explicité, crut apercevoir dans son autre non pas soi, mais une réalité véritablement distincte de lui, qui vit donc partout limitation, négation, caducité, finit encore par mettre sa tête derrière le miroir de la vie pour y chercher ce qu'il aurait dû chercher et trouver en soi. Le pauvre diable qui toujours nie sans jamais parvenir à la négation de la négation, à la rupture de la limite, qui a bien une pupille, qui met tout la tête en bas, mais pas

4. Cf. Spinoza, *Ethique*, I, prop. xxvii et xxviii et III, prop. vi et vii.

de nerf optique, qui tend la perche aux objets, celui-là arrache d'une main malhabile la racine, la base cachée de l'arbre de vie, et l'abandonne à tous les vents tandis qu'il met en terre la cime et la livre à la putréfaction. Après avoir déspiritualisé son acte, après en avoir fait un corps, un cadavre sans vie, il voudrait éterniser ce corps. Il se représente l'éternité comme la continuité temporelle d'un corps immuable. Il se représente comme éternel le temporel, le je déterminé, et l'éternel, la loi, comme un je limité, déterminé, temporel. Il est dans la nature de la réflexion de penser de l'absurde.

L'explicitation d'une action de l'esprit ou d'une idée déterminées, l'effet d'un niveau déterminé de la conscience de soi ou de la vie, de l'humanité si l'on veut, c'est sa réalisation, son *individualisation*. L'individu est le devenir-autre-à-soi de l'idée déterminée, par quoi celle-ci devient précisément réelle, devient *identité*. Ainsi la conscience de soi humaine devient réelle dans l'individu humain. L'individu est l'unique réalité de l'idée. Ce n'est qu'en lui que la vie peut authentiquement parvenir à la conscience de soi puisqu'il n'est pas d'identité, de je, pensable hors de l'action dont nous avons parlé au commencement. L'universel est par conséquent irréel, il n'est qu'une abstraction de l'individu qui réfléchit l'idée dont il est part mais qui se saisit en opposition à elle et non comme sa réalité. L'idée de vie en général, la loi éternelle, l'« Esprit absolu », l'« Esprit du monde », « Dieu » ou quelque autre dénomination propre ou impropre que l'on puisse donner à l'universel ou à l'éternel, n'est qu'un changement, un devenir-autre-à-soi, n'est *réel* que dans la diversité, dans l'individu ou plus exactement dans une suite infinie d'individus, dans un devenir-autre-à-soi ou une production de soi-même infinis ; en d'autres termes, l'universel parvient à sa conscience de soi à partir des individus et l'homme qui connaît l'idée de vie, l'universel, comme sa vie est sa réalité la plus achevée, suprême. Il n'y a toutefois là rien de nouveau ; ceci peut au contraire se trouver chez tous les philosophes, notamment chez les contemporains. Aussi bien n'y a-t-il pas lieu d'énoncer une vérité nouvelle mais plutôt de répéter l'ancienne car ce qui suit a pour fondement cette vieille vérité qu'on ne répètera jamais assez face à la conscience théologique bloquée dans l'impasse réflexive. La conscience théologique est le grand mensonge, le principe de toute servitude (et de toute domination) à laquelle est soumise notre espèce tant

qu'elle ne connaîtra pas l'action consciente de soi. Actuellement, alors que cette dernière commence à se frayer un chemin, la conscience théologique s'unit aux puissances matérielles existantes, *aux institutions qu'elle a elle-même portées sur les fonts baptismaux*, afin de combattre avec leur aide la libre action spirituelle — alliance fort naturelle, alliance du père et du fils défendant tous deux leur maison, alliance familiale qui ne doit pas être mésestimée !

Cette alliance familiale n'a pas encore été suffisamment éclairée en tous ses aspects, reconnue à sa juste valeur. D'une part on a oublié le fils pour le père, de l'autre le père pour le fils. Là où l'on s'est peu préoccupé et inquiété du fils, de la *politique*, de la conscience théologique, la *religion*, le père, fut reconnu dans sa fausseté intime. En Allemagne, on a à peu près oublié le dualisme politique pour le religieux et dans les derniers temps, alors que l'on commence ici aussi à s'occuper de politique, il s'avère, ce qui est sans doute un phénomène naturel, que l'on a guère dépassé l'abc du mouvement social moderne. L'on est en l'an I de la République et l'on se croit redevable à quiconque rapporte en Allemagne, à propos des phénomènes les plus récents dans le domaine du mouvement social moderne, une médiocre compilation, conçue du point de vue le plus abstrait et le plus insensible, comme s'il s'agissait d'une action d'éclat⁵. En France par contre, où l'on a démasqué le dualisme politique, le fils, on est encore empêtré dans le religieux. Proudhon, le plus valeureux des pionniers du mouvement social contemporain, parle de façon fort cérémonieuse de « Dieu », de ses « enfants », les hommes qui sont tous « frères » : il croit avoir fait tout ce qu'il lui était possible de faire lorsqu'il part en guerre contre les « curés », tout comme ces braves Allemands s'imaginent avoir fait table rase en politique en polémiquant contre les rois. Mais Proudhon est loin de s'imaginer que ce que lui-même reconnaît suffise parfaitement, appliqué de façon conséquente, à maintenir ou à installer dans leurs droits ancestraux les curés et les rois, l'arbitraire et la propriété. Ce sont précisément les confuses fantasmagories de Dieu le Père et de ses petits enfants qui, exploitées par les rois et les curés, sont utilisées

5. Voir la critique de l'écrit de Stein « *Le socialisme et le communisme de la France contemporaine* » dans la dernière livraison trimestrielle de la Gazette rhénane (note de Moses Hess).

à des fins de domination. Car il faut bien des tuteurs à ces petits enfants et un seul parmi les fils du père est en mesure d'être le premier-né. Il y a par ailleurs inégalité entre les frères et il va on ne peut plus de soi que la société humaine, si son rapport à son essence est puérilement conçu comme un *rapport familial*, doit être dominée par des *autorités*, tenue par la « vénérable » laisse de la foi. Mais qui dira donc à notre philosophe français qui proteste si fort contre toute domination extérieure que nous avons alors un père au-dehors et au-dessus de nous, que nous sommes les enfants d'un autre ? Son esprit, qui pressent ou devine l'identité, l'unité avec son essence propre, mais ne la connaît pas, se représente, se présente à soi-même, cette unité sur le mode de la réflexion, comme un autre extérieur à lui. Il tient cette séparation pour réelle. Mais si cette séparation est réelle, alors les hommes eux-mêmes sont réellement séparés, sans lien les uns avec les autres, divers, inégaux, opposés, désunis ; et s'ils veulent travailler à l'abolition de la propriété avec de telles représentations *religieuses*, ils ne parviendront, malgré les déclarations de Proudhon contre le communisme grossier, matériel, qu'au communisme le plus grossier, le plus abstrait, qu'au communisme monacal ou chrétien⁶, qu'à l'anéantissement de toute autonomie des individus, qu'à la mise à mort de la vie ou de la liberté. Et ce n'est en effet qu'à cela qu'ils parviendront en se soumettant à l'universel, qu'ils se représentent hors de soi, comme puissance céleste, comme personnalité ou bien en niant ou en tuant face à cette personnalité la leur. Insupportable servitude, si elle est exécutée avec conséquence, impossible état de choses à quoi s'était résigné de longue date le Moyen Age, ère du *juste milieu*^{*}, en donnant vie, à côté de la tyrannie du ciel, à l'arbitraire terrestre et en lui permettant de régner de telle sorte que fut provoquée une lutte persistante entre les représentants des individus non-vrais et ceux de l'universel non-réel, entre les intérêts terrestres et les intérêts célestes. La liberté sociale est une conséquence de la liberté de l'esprit ou alors elle est sans fondement et se convertit d'autant plus sûrement en son contraire qu'elle adopte un comportement révolutionnaire face à l'état de choses existant qui nous est légué par l'âge du juste-milieu^{*}. Au communisme chrétien succéderait

6. Cf. *Socialisme et Communisme*, Annexe, p. 158. (Cf. Marx, *Manuscrits de 1844*, *éd. cit.*, p. 85.)

immédiatement un Moyen Age chrétien, s'il était pensable que l'histoire, parvenue au terme d'une évolution, recommence tout depuis le début.

De part et d'autre comme on le voit, les combattants de la liberté, parce qu'ils sont isolés, ne sont pas assez forts pour résister à leurs adversaires unis.

Il faut mettre à nu simultanément et sans ménagement le mensonge de la religion et celui de la politique ; il faut surtout brûler et anéantir les retranchements, les redoutes et les diaboliques ponts-aux-ânes de nos adversaires. Nous savons bien qu'il y a des philosophes perclus et dociles qui, parce qu'ils ont perdu la fureur d'agir, font les poubelles de la religion et de la politique munis de leurs lampes de Diogène afin d'y dénicher si possible quelque malheureux ustensile. Mais il ne vaut pas la peine d'aller retirer ces pauvres hères de la décharge du passé afin de les confier à la broyeuse de la dialectique et de les remettre, ainsi métamorphosés, en circulation en laissant croire qu'il s'agirait de la bonne vieille marchandise connue de tous mais autrement façonnée. La forme c'est l'essence. L'esprit, quoi qu'il en soit, doit lui-même engendrer ses produits et les philistins qui ont tendance à se servir lorsqu'ils croient que ce qu'on leur offre provient de leur vieille remise finissent cependant par remarquer qu'il s'agit de produits flambant neufs qu'on veut leur vendre aussi peu cher que des vieux. On ne peut toutefois épargner la stupéfaction à la foule ébahie. Les philistins reculeront d'effroi devant toute action spirituelle originaire, comme devant une invention diabolique, jusqu'à ce qu'ils s'y soient peu à peu accoutumés, jusqu'à ce qu'ils l'aient comprise. Qu'y a-t-il de vrai dans la religion et la politique ? Car il y a bien de la vérité qui *sommeille* en elles. Mais ce n'est pas la vérité mais son *sommeil* qui constitue le spécifique de la religion et à la politique. Que la vérité cesse de *sommeiller*, qu'elle *s'éveille*, et elle cessera aussi d'apparaître dans le dualisme de la religion et de la politique. Le dualisme religieux, la politique céleste, est un produit de la réflexion, de la discordance, du malheur, tout comme le dualisme politique, la religion terrestre. Bien que la réflexion soit loin de se douter qu'elle est le pont-aux-ânes de l'esprit, elle en a toutefois la prémonition, ce qui s'exprime dans les rêveries d'un âge d'or perdu et, plus tard, dans les prédictions d'un monde meilleur et à venir dans lequel toute lutte, toute discordance, tout péché devrait cesser. La Bible elle-même, ce

vénérable acte du dossier de l'origine de notre religion et de notre politique, qui nous introduit avec la plus grande naïveté dans l'impasse théologique, voit Adam ne percevoir la première voix d'un Etre supérieur, extérieur à lui, qu'*après* avoir succombé au péché. Dans sa dernière partie, elle prédit un état de connaissance dans lequel toute créature sera unie et non plus différente des autres et de son Dieu. Le Christ est intégralement une anticipation de cette connaissance. Or c'est pour cette raison précise que son rôle est achevé à partir du moment où la prédiction n'est plus recevable parce qu'en voie de réalisation. L'Etat est aussi, tout comme l'Eglise, une anticipation de la vie sociale unie. C'est bien parce que la religion et la politique désignent un futur qu'elles n'avouèrent jamais que ce futur sera présent dès lors qu'elles seront elles-mêmes abolies. Etant donné que leur rôle consiste à désigner un futur dans lequel ce rôle qui est le leur touche à son terme, elles se trouvent même dans l'obligation de constamment ajourner le présent au profit de ce futur. Pour ne pas être confondues ou démenties par la vérité, elles doivent elles-mêmes démentir et confondre la vérité. Ceci est le meilleur jour sous lequel on puisse voir la religion et la politique ; ce n'est pourtant pas leur essence intégrale.

Comme on l'a dit, l'essence de la religion et de la politique consiste en cela qu'elles ont pour effet l'absorption de la vie réelle, de la vie des individus réels, par une abstraction, par l'« universel » qui n'est nulle part réel hors de l'individu lui-même. Tel est le concept de la religion et de la politique et c'est aussi ce que montre l'histoire de cet illustre couple. Le *Moloch* en est le prototype. Les *sacrifices humains* constituent partout le trait fondamental du service de Dieu et de l'Etat. L'« Esprit absolu » qui célèbre sa réalité dans l'« Etat » est une reproduction du Dieu chrétien qui laisse crucifier son fils premier-né, qui prend plaisir au calvaire et construit son Eglise sur un martyr, « sur cette pierre »⁷. Le Dieu chrétien est une reproduction du Yahvé-Moloch juif à qui l'on sacrifiait la première naissance pour « expier » et que l'ère du juste milieu* du judaïsme indemnisait en argent en « rachetant » la première naissance et en sacrifiant du bétail au lieu des hommes. *Partout, la victime originelle fut l'homme* et même s'il tenta plus tard de se « racheter » ou de trouver son « salut », il l'est toujours

7. Matt., 16, 17.

resté, au sens figuré, tant qu'on existé la religion et la politique et il l'est encore aujourd'hui. Religion et politique ont fait leur apparition comme contrepoids au matérialisme grossier des individus qui s'entre-combattaient avant de parvenir à la conscience de soi. Elles ont créé des représentants d'intérêts universels qui se sont affrontés, *irréelle vérité d'une réalité non vraie*. Les prêtres dans le « service divin », les rois, les aristocrates et autres ambitieux et égoïstes, bouffons et imposteurs « au service de l'Etat » se sont érigés en représentants des intérêts « universels », vivant de la sueur et du sang de leurs sujets et proclamant l'abnégation vertu suprême. Il est inutile de constamment répéter que l'histoire pure de toutes les religions et de tous les Etats fut une histoire nécessaire. Tant que les peuples et les individus n'étaient pas encore parvenus à la moralité ou connaissance de soi, ils durent en effet accepter d'être traités comme des bêtes ; tant qu'ils ne surent pas se dominer eux-mêmes, ils furent dominés par des puissances extérieures. Cela est évident. Mais il est non moins évident que si la religion et la politique sont le produit d'un état bestial, elles-mêmes ou leurs représentants ne représentent justement que l'autre aspect de ce matérialisme dont sont captifs individus et peuples. Les prêtres et les souverains ne sauraient être excusés parce que les peuples les rendirent nécessaires pas plus que les individus et les peuples ne sauraient excuser leur esclavage par l'existence de leurs prêtres et souverains par exemple. Esclavage et tyrannie, matérialisme abstrait et spiritualisme se conditionnent mutuellement — et seuls sont à plaindre ceux qui ne voient pas qu'on ne peut sortir de ce cercle clos de la servitude que par une rupture radicale avec le passé⁸. Les Français et les Allemands ont effectué cette rupture en faisant naître l'anarchie, les premiers en politique et les seconds dans la religion. Mais l'essentiel est de trouver le point central d'où a surgi des deux côtés ce pouvoir de négation. Sans ce point central, tout est incohérent et se reconvertit en son contraire, comme cela est réellement survenu dans les derniers temps en Allemagne et en France.

La servitude a son système clos. Elle a dressé un harmonieux édifice de mensonge par lequel elle dispose d'un poids supplémentaire, théorique et pratique, sur la liberté encore en

8. Cf. HS, PSS, p. 61.

Philosophische und
182
sozialistische Schriften (1837-1850)

gestation tant que celle-ci ne s'oppose pas à elle avec une conséquence égale, avec la conséquence de la vérité. Face à la phalange de la servitude, fermée sur elle-même, la liberté aura toujours le dessous tant qu'elle n'accomplira pas son principe avec la même conséquence que la servitude accomplit le sien. Tant que le dualisme n'aura pas été partout surmonté, dans l'esprit comme dans la vie sociale, la liberté n'aura pas encore vaincu. Il était assurément nécessaire que la conception dualiste du monde apparaisse dans l'histoire. Mais le mensonge n'en est pas moins mensonge pour autant. Toute notre histoire passée fut en quelque sorte un pieux mensonge. Le Christ, pour devenir réel, dut apparaître comme individu face à d'autres, donc d'abord en opposition avec soi-même. L'esprit se développe par et dans la contradiction avec soi-même. L'histoire qui, justement, n'est rien d'autre que ce développement de l'esprit ne pouvait donc être autre chose que l'apparition de la contradiction. Il n'y a par conséquent pas lieu de s'étonner que cette contradiction seule, la lutte de l'individu avec soi et avec l'universel, soit jusque là venue au jour. L'individu véritable — l'esprit conscient de soi, l'homme libre, l'universel réel — n'était pas encore constitué. Et puisqu'il n'est pas réel en dehors de l'individu, l'universel n'avait donc pas encore de réalité. L'individuel apparut, en opposition à son essence, l'universel, comme particulier et l'universel, en opposition à la réalité, comme abstrait — Dieu, prêtre, pape, Eglise, Etat, monarchie, etc. Ainsi nous heurtons-nous partout à l'universel abstrait d'une part, et, au contraire, à l'individu matériel de l'autre, chimère mensongère, éclatée et en elle-même caduque puisque l'universel sans réalité n'a point de vie et le particulier sans vérité point d'esprit. Cette désunion de l'esprit s'est révélée, ainsi que nous l'avons dit, au cours de toute l'histoire écoulée. Mais elle a atteint son comble dans la religion la plus achevée, le *christianisme*, ainsi que dans la forme étatique la plus achevée, la *monarchie*. Ceci est tout à fait exact : le christianisme est la religion *vraie* et la monarchie est le *comble* de toutes les formes d'Etat. En d'autres termes, la *religion absolue* et l'*Etat absolu* ne sont rien d'autre que l'*absolutisme* du règne des *tyrans*, terrestres et célestes, *sur les esclaves*. La domination et son contraire, la sujétion, voilà l'essence de la religion et de la politique et plus le mode de manifestation de cette essence est parfait, plus parfaite est la forme de la religion et de la politique. Dans la religion et la

politique absolues, le souverain est le souverain de tous. L'universalité s'avère alors être la négation de toute individualité. Devant Dieu et le Monarque s'évanouissent toutes les existences. Dieu et Monarque eux-mêmes ne sont pas de véritables individus : ils sont *au-dessus* de toute réalité, ils sont des personnes *sanctifiées*, ils ne sont *absolument personne*. Le Monarque, tout comme Dieu, est la *majesté*, insaisissable ! Ne réfléchissez pas, contentez-vous de prier, à genoux ! L'abstraction ne peut être poussée plus loin et le dualisme, parvenu à ce niveau, ne peut se maintenir, il se renverse : la révolution et le criticisme commencent. L'universel abstrait doit céder la place à l'individuel abstrait mais celui-ci n'est plus, comme au commencement de l'histoire, l'individu naturel mais le sujet spirituel. Apparaissent alors non pas l'arbitraire individuel, mais la liberté subjective, non pas l'égalité naturelle ou le droit égal des contraires non médiatisés d'individus s'entre-combattant, mais les droits de l'homme abstraits ou le droit égal de la personnalité abstraite, du je réfléchi, ce point mathématique. La majesté et la souveraineté de l'Un s'est inversée dans la majesté et la souveraineté de Tous. Tandis que là l'universel abstrait règne sur le particulier dans la forme de l'Un et opprime les individus, ici l'individuel abstrait règne sur l'universel dans la forme du *Multiple* et opprime l'unité. La représentation et la concurrence des individus isolés prend la place de la hiérarchie et des corporations, des individus enchaînés. Par cette révolution, une histoire essentiellement nouvelle voit le jour. L'histoire recommence en l'an un, l'individu reprend tout par le début, par soi, il parcourt à grands traits, sur les ailes de l'esprit, le chemin qui part de l'anarchie de la liberté abstraite et qui passe, pour la dernière fois, par la servitude et il parvient enfin à la liberté réelle en saisissant non seulement la loi de la négation mais encore le point central à partir duquel se manifeste cette puissance de négation comme action de l'esprit, subjective d'une part, objective de l'autre.

La Révolution a laissé subsister le dualisme. La Révolution allemande comme la française, la spirituelle comme la sociale, a véritablement tout laissé en état ; c'est du moins ce qu'il semble et, chacun le sent bien, ce n'est pas pure apparence. Tout a été restauré, cela est historique et l'histoire a toujours raison. Qu'a d'ailleurs fait la Révolution ? Sa liberté et son égalité, ses droits de l'homme abstraits ne furent rien qu'une autre forme de la

servitude. L'autre terme de l'opposition, l'individuel abstrait, devint dominant sans que l'opposition entre domination et servitude ne fût dépassée, surmontée. L'impersonnelle domination de la justice, la maîtrise de soi de l'esprit à soi-même égal *n'a pas* refoulé la domination de l'Un sur les Autres. « Les tyrans ont changé, la tyrannie est restée. » Le peuple, dit Proudhon, n'a fait que singer les rois⁹. Ceux-ci justifiaient leurs lois par la formule : *car tel est notre plaisir**. Le peuple voulut lui aussi goûter au plaisir* de faire des lois. Depuis cinquante ans, il en a fait des milliers et il semble y prendre toujours plaisir*. Nous ajouterons que le peuple n'a fait que singer les prêtres. Robespierre, qui décréta l'existence d'un « être suprême », se complut dans le rôle de *pontifex maximus*. Les membres de nos corporations estudiantines¹⁰, qui sont de bons chrétiens, voudraient sacrer l'un d'entre eux pieux empereur, et pape tout à la fois. Le saint-simonisme a servilement singé la hiérarchie. Les « brahmanes de la logique » entreprirent de faire de leur maître un second Christ et célébrèrent en lui le retour du Seigneur, le Paraclet. Les pieux démagogues continuent de fomenter la sédition en Allemagne et en France et l'un d'eux est monté sur le trône¹¹. A côté de cela, on réclame toutes les libertés possibles : liberté commerciale, industrielle, liberté d'enseignement, liberté de conscience. Pour quoi faire ? Pour qu'en profitent les intérêts et opinions privés qui projettent de conquérir leur domination par la « libre concurrence » de la vérité et de la justice ! Qu'est donc cette démocratie, sinon la domination de l'arbitraire individuel dénommé liberté « subjective » ou « personnelle » ? En quoi se distingue-t-elle de la domination de l'Un ?

Certes, la Révolution se distingue de l'*ancien régime**. Un tournant s'y est fait jour dans l'histoire, tout aussi important qu'à l'époque où la conscience de soi donna le premier signe de vie en se saisissant comme universel par opposition au particulier, où commença la domination des rois et des prêtres, la domination du Moloch. Car maintenant, l'individu reprend ses droits, mais, pour commencer, simplement en tant que particulier et non en tant qu'universel réel. La contradiction dans laquelle l'esprit se trouve

9. In *Qu'est-ce que la propriété ? Œuvres complètes*, t. I, p. 31.

10. En allemand : *Burschenschaftler*.

11. Il s'agit de Frédéric-Guillaume IV.

opposé à lui-même est alors totalement insupportable ; ce n'est plus en effet l'individu naturel, inconscient mais le sujet spirituel, conscient qui se trouve en contradiction avec son essence¹². Il connaît son caractère non vrai en tant qu'être singulier sans qu'il agisse cette connaissance. Il sait qu'opposé à l'universalité, il est dans le mensonge mais il préfère s'en tenir à cette opposition parce qu'il continue de craindre la masse humaine anonyme de l'ancien régime* qu'il ne nie guère mais qu'il n'a pas dépassée. Aujourd'hui encore, le spectre de l'absolutisme empêche l'individu de trouver l'usage de ses sens. Il étreint la liberté avec une telle rage qu'elle en suffoque. Par simple crainte de rechuter dans cet anonymat il se pétrifie et s'élançe de toute sa force vers son contraire, l'universel abstrait, sans songer qu'il maintient ainsi en vie son irréductible ennemi qui était à l'agonie. L'universel abstrait n'a plus assez de force, il est par trop sénile pour encore opprimer les individus, pour absorber le particulier. Mais celui-ci se précipite volontairement dans la béante gueule — et Moloch peut encore l'avalier, tel un malade que l'on tente de gaver pour le maintenir encore un peu en vie.

Dans la vie naturelle, les oppositions sont les formes dans lesquelles apparaît l'idée de vie, de telle sorte qu'on ne peut y trouver de vie sans oppositions. Mais la vie naturelle n'est pas la réalisation de la liberté et tant que l'esprit demeure prisonnier de la naturalité, il ne saurait être question de liberté en lui. L'esprit et son monde, la vie sociale, l'homme et l'humanité parviennent enfin à l'existence à soi-même égale, où toutes les formes dans lesquelles se fixait jusque là son activité, s'y muait en habitude, en « seconde nature », éclatent, ne laissant subsister rien d'autre que l'activité — où toute détermination naturelle se transforme en libre détermination de soi. La philosophie allemande a, quant à elle, depuis longtemps reconnu cette visée de l'esprit sous un rapport, celui de la pensée. Bien sûr, lorsqu'ils virent partir en fumée leur stock d'idées incarnées qui leur fournissaient quelque chose de palpable et qu'ils pouvaient considérer comme leur « propriété », les philistins poussèrent les hauts cris devant ces incendiaires qui, selon eux, « niaient » tout ; mais on ne s'en offusqua guère. Ce qui chez nous survint sous le rapport de la pensée, survint en France sous celui de la vie sociale. Les

12. Cf. la distinction intérieur/extérieur dans l'HS, PSS, p. 8 et surtout p. 63.

philosophes sociaux français, Babeuf déjà, qui fut contemporain de Fichte, plus récemment Proudhon, mirent le feu de l'esprit moderne à l'édifice de la vieille société, tout comme les philosophes allemands le mirent à l'édifice de l'ancienne foi. Mais tous deux, les incendiaires français et allemands, ne savent guère à quoi ils sont conduits. Le but du socialisme n'est pas différent de celui de l'idéalisme, à savoir : ne rien laisser subsister de l'ancien fatras que l'activité. Pas une seule des formes dans lesquelles celle-ci se figeait ne saurait demeurer, face à l'esprit libre qui justement ne se saisit qu'en acte, qui ne s'arrête point au premier résultat acquis pour le fixer, l'incarner, le matérialiser, le mettre en réserve comme sa « propriété », mais qui, en tant que pouvoir sur tout ce qui est fini, déterminé, sans cesse le dépasse afin de toujours et à nouveau se saisir en acte, sur un mode déterminé cette fois. Ce qui fait précisément la différence entre l'action libre et le travail non-libre, c'est qu'ici, dans la servitude, la créature enchaîne le créateur lui-même alors que là, dans la liberté, toute limitation dans laquelle s'aliène l'esprit ne se transforme pas en *déterminité naturelle*¹³ mais est au contraire surmontée et ainsi convertie en *détermination de soi*.

Il est désormais du devoir de la philosophie de l'esprit de devenir philosophie de l'action. Non seulement la pensée, mais la totalité de l'activité humaine doivent être élevées jusqu'à ce point où disparaissent toutes les oppositions. L'égoïsme céleste, cette conscience théologique que la philosophie allemande combat aujourd'hui avec tant d'ardeur, l'a bel et bien empêché jusqu'à présent de progresser jusqu'à l'Action. A cet égard, Fichte est allé plus loin que la philosophie contemporaine. Les Jeunes-Hégéliens, bien que cela puisse sembler paradoxal, sont dans la conscience théologique jusqu'au cou. En effet, bien qu'ils aient abandonné l'« Esprit absolu » de Hegel, copie du Dieu chrétien, ainsi que la politique hégélienne de restauration et de juste milieu*, bien qu'ils finissent par nier le dualisme religieux, ils continuent toutefois d'opposer à l'individu, l'universel comme « Etat ». Au mieux, ils vont jusqu'à l'anarchie du libéralisme, à savoir l'absence de toute limitation, de laquelle ils retombent cependant dans l'« Etat » théologique car ils ne progressent pas jusqu'à la détermination et

13. Ou, comme dit Marx (*Manuscrits de 1844*, p. 63), en « détermination avec laquelle (l'homme) se confond directement ».

la limitation de soi mais s'obstinent au contraire dans l'être-pour-soi de la réflexion. Chez eux, la vie sociale n'a pas encore dépassé le point de vue de la réflexion, le stade de l'être-pour-soi. L'objet de l'activité y apparaît encore comme un autre réel¹⁴ et le sujet, pour parvenir à la jouissance de soi, de sa vie, de son activité, doit retenir l'objet séparé de lui comme sa *propriété* car il est en outre menacé de *se perdre soi-même*. Ce n'est que dans la *propriété matérielle* que le sujet qui en reste au stade de la réflexion prend conscience qu'il est — ou plutôt qu'il *était* — actif *pour soi*. Son action, il ne la saisit jamais comme une action *présente*, il ne vit que dans le *passé*, jamais dans le présent. Il est constamment dépossédé de sa propriété réelle, de son action présente parce qu'il n'est pas encore en mesure de se saisir dans sa vérité. De sa propriété, de son activité, de sa vie, il ne retient que l'apparence, le *reflet*, comme si ce reflet était sa vraie vie, sa propriété réelle, sa véritable action ! Voilà bien la malédiction qui, au cours de toute l'histoire passée, a pesé sur l'homme : il n'a pas considéré l'activité comme but se suffisant à lui-même et il a constamment saisi la jouissance comme étant coupée de l'activité, car en effet toute l'histoire passée ne représente rien d'autre que le développement de l'esprit qui, pour devenir réel, a dû s'opposer à soi-même. De même que cette malédiction a vu le jour avec la religion et la politique, de même elle disparaîtra après que leur domination aura pris fin, que le stade de la réflexion sera dépassé et que commencera l'empire de la spéculation, l'éthique philosophique, embrassant la totalité de la vie. La première parole par laquelle le Dieu de la réflexion se révéla à l'homme fut cette imprécation fidèlement transmise par la Bible dans le célèbre verset : « Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front »¹⁵. La première parole, par contre, par laquelle l'esprit libre se révéla à l'homme, est la célèbre proposition de l'*Ethique* de Spinoza : « Est bon, ce qui stimule la puissance d'agir et accroît le désir de vie »¹⁶. « Travailler à la sueur de son front » a rendu l'homme esclave et misérable, « agir par désir » le rendra libre et heureux.

Comme l'Allemagne et la France n'ont jusqu'à présent aspiré

14. Ce qui fait que cette « activité » n'est pas « libre », « autonome » (*La liberté...*, PSS, p. 228), qu'elle n'est pas une « activité vitale consciente » (Marx, *Manuscrits de 1844*, p. 63).

15. *Gen.*, 3, 19.

16. Cf. *Ethique*, IV, chap. VIII et chap. IX.

à la liberté que dans leur isolement respectif et non dans l'unité, une réaction s'est finalement produite des deux côtés, partie de la religion, de l'Eglise en France, où la liberté de l'esprit n'a pas encore été conquise, et de la politique, de l'Etat en Allemagne, où l'on a par contre négligé la liberté sociale. Là nous voyons le clergé et les légitimistes gagner chaque jour en puissance, ici l'aristocratie et les piétistes. Là c'est le pouvoir d'Etat issu de la Révolution qui se sent menacé, ici c'est la science issue de la Réforme. Et parce qu'elles sont sans base, unilatérales et isolées, ces deux puissances révolutionnaires, sentant leur faiblesse, cherchent à amadouer l'adversaire, qu'unies elles pourraient anéantir, et lui font des concessions. Toutefois, de part et d'autre se développe maintenant le sentiment d'un manque de telle sorte qu'à côté de ce qui a déjà été conquis, la science officielle en Allemagne, le gouvernement officiel, révolutionnaire, en France, surgit un « parti radical » qui ne veut pas entendre parler de médiation et de conciliation, parce qu'il commence à deviner sa force, la cohésion de la liberté de l'esprit et de la liberté sociale. Dans les deux pays, le parti radical s'oppose aux puissances officielles issues du mouvement spirituel et social. On attaque le protestantisme et le gouvernement de Juillet. Tout comme l'Allemand Arnold Ruge polémique contre le protestantisme, Pierre Leroux, l'Arnold Ruge français, polémique contre le gouvernement de juste milieu*. Tous deux commencent en effet à reconnaître, comme on l'a dit, l'inachèvement de cette conquête et admettent que cette dernière, insuffisante à l'anéantissement de l'adversaire, devra même en fin de compte s'y soumettre entièrement afin d'ignominieusement sauver sa fausse existence. Il naît ainsi une alliance apparente du radicalisme et de la réaction, qui n'est cependant qu'ironique, ce qui se donne à voir avec suffisamment d'évidence dans la « Trompette » de Bruno Bauer par exemple¹⁷. Il est clair qu'il en va de l'alliance entre radicalisme et légitimistes en France de même que de celle des radicaux et des piétistes contre le vieux rationalisme en Allemagne. Mais lorsqu'on s'attache à des buts pratiques, l'ironie passe au second plan et l'on arbore un masque sévère. Aussi cette alliance n'en paraîtra-t-elle que plus étrange à l'observateur quelque peu perspicace. Le peuple en effet,

17. B. Bauer, *Die Posaune des Jüngsten Gerichts über Hegel, den Atheisten und Antichristen. Ein Ultimatum*, O. Wigand (1841).

par l'ironie de cette alliance, s'y laisse mener *en deçà de la lumière*, c'est-à-dire jusqu'à la *religion, zone d'ombre* qui sert ici de point d'appui aux deux partis, le radical et le réactionnaire. Ce qu'est l'« *Etat* » en Allemagne, utilisé à des fins et par des moyens opposés par les philosophes et les piétistes (pour ceux-ci par le truchement du pouvoir d'Etat matériel, pour ceux-là par celui du concept abstrait), l'« *Eglise* », la religion, l'est en France. Dans l'un et dans l'autre pays, la cause du peuple y a perdu. L'« *Etat* », la politique, en Allemagne et l'« *Eglise* », la religion, en France ont trahi ceux qui jouaient avec un objet dont ils ignoraient tout. A l'heure qu'il est, le mouvement allemand et français, l'aspiration à la liberté à partir de la philosophie et de la vie sociale, a prospéré jusqu'à ce point précis. L'isolement des efforts déployés en faveur de la liberté de l'esprit et des institutions démocratiques a fait en fin de compte du pouvoir, politique en Allemagne, religieux en France, une arme redoutable contre le progrès. Ceux qui poursuivent des buts anti-populaires sont devenus les *démagogues*. Il est grand temps, ainsi qu'on peut le voir, que se rassemblent les efforts solitaires...

La libre action de l'esprit est le point central d'où partent et où aboutissent l'ensemble des effets qui se font jour dans les temps modernes. Il est par conséquent indispensable de rechercher ce qu'est sa loi, son organisme, ses conséquences. La base de l'action libre, c'est l'*Ethique* de Spinoza et la présente philosophie de l'action ne prétend en être qu'une continuation. Fichte a posé les fondations utiles à ce développement. Mais, en tant que telle, la philosophie allemande n'était précisément pas en mesure de sortir de l'*idéalisme*. Pour parvenir au *socialisme*, l'Allemagne aurait dû avoir un Kant pour le vieil *organisme de la société* comme elle en a eu un pour la pensée. Sans révolution, pas d'histoire nouvelle. Quel que fût l'*écho* que rencontra en Allemagne la Révolution française, son essence, à savoir le renversement de ce qui fut jusque-là le pilier de la vie sociale, fut largement méconnue. En Allemagne, la valeur de la *négation*, si elle est reconnue pour ce qui touche à la pensée, ne l'est guère pour ce qui est de l'action. La valeur de l'*anarchie* tient en ceci que l'individu est à nouveau à lui-même ramené, qu'il doit partir de soi. Le criticisme philosophique d'Emmanuel Kant ne promut cependant cette anarchie que pour la pensée et Fichte, son plus proche successeur, n'a donc posé le fondement de l'histoire nouvelle que pour la

pensée et non pour toute la vie de l'esprit, pour la libre activité sociale. On s'est contenté, à cet égard, de s'appropriier les « résultats de la Révolution française »¹⁸. Ce faisant, on n'a rien fait. Dans l'histoire, dans la vie de l'esprit, ne sont pas en jeu des *résultats*, il y va au contraire de l'acte de les *produire*. L'essentiel n'est pas « l'œuvre », c'est d'« œuvrer ». Avec l'« œuvre », l'esprit n'a plus rien à faire, sinon d'œuvrer à nouveau à partir d'elle, de tisser sa toile, de la tendre. S'appropriier des résultats, c'est mettre de vieilles pièces sur de vieilles frusques. Chez nous, en ce qui concerne l'activité sociale, on s'est contenté de pareil ravaudage en croyant avoir accompli quelque chose de juste. En France seulement, l'esprit s'établit dans son droit pour ce qui est de la libre activité sociale. De l'anarchie du terrorisme sortit *Babeuf*, le Fichte français, le premier communiste qui posa les fondations indispensables au développement de la nouvelle Ethique sous le rapport de l'activité sociale, ce qu'entreprit Fichte, le premier athée radical, sous le rapport de la pensée. Par contre, rien de juste ne fut accompli en France dans le domaine de la pensée et quoi qu'on y fasse pour s'efforcer de s'appropriier les « résultats de la philosophie allemande », rien de judicieux n'en est jusqu'à présent sorti, pour la même raison qui voua à l'échec en Allemagne cette appropriation de résultats.

L'homme doit commencer par soi, par le je, s'il veut créer, être actif. Tout comme l'histoire ancienne, naturelle, commença avec le premier homme, l'histoire moderne, celle de l'esprit doit commencer avec l'individu originaire. *Descartes* a fait une tentative malheureuse, il a échoué, ainsi que nous l'avons vu, sur son second terme. *Spinoza*, lui, a tout fait mais l'histoire ne s'est pas immédiatement rendue maîtresse de son action. Son Ethique demeura plusieurs siècles sans féconder la terre dans laquelle elle gisait, jusqu'à ce qu'enfin l'épée à double tranchant de la révolution spirituelle et sociale dégagât le germe des temps nouveaux des décombres qui l'oppressaient. Apparurent alors deux bourgeons dont les racines étaient inconnues. *Athéisme* et *communisme* furent enseignés de part et d'autre du Rhin, à *Berlin* et à *Paris*, par *Fichte* et *Babeuf*, au grand effroi des philistins. Enthousiasmés par cette doctrine, des disciples accoururent de

18. Cf. *TE, PSS*, p. 159 et 160.

toutes parts. *Athéisme et communisme ! Examinons cette plante nouvelle.*

C'est son apparente absence de fondement qui la rend terrifiante. L'anarchie, à quoi on peut ramener nos deux phénomènes, athéisme et communisme, la négation de toute domination dans la vie spirituelle et sociale, apparaît d'abord comme pur et simple *anéantissement de toute détermination*, donc de toute réalité. En fait, ce que supprime l'anarchie, c'est seulement l'être-déterminé de l'extérieur, la domination de l'un sur l'autre. La détermination de soi est d'autant moins niée que c'est au contraire sa négation (par la détermination extérieure) qui se trouve supprimée. L'anarchie, créée par l'esprit, n'est qu'une négation de la limitation, pas de la liberté. Ce ne sont pas les limites que l'esprit s'assigne à lui-même qui sont supprimées dans l'anarchie — elles constituent en effet le contenu de sa libre activité. Ce qui peut être nié par l'esprit, ce n'est donc pas cette auto-assignation, auto-détermination, auto-limitation, mais l'être-limité de l'extérieur. Si je crois un pouvoir hors ou au-dessus de mon moi, je suis limité de l'extérieur. Si, au contraire, je pense l'objet, si je le produis, conscient de mon moi, conformément à la loi de mon esprit, je me limite moi-même, sans l'être de l'extérieur. Je puis de même, dans la vie sociale, me déterminer moi-même, être actif de telle ou telle manière sans reconnaître une limite extérieure à mon activité, sans ménager à un autre le droit de me limiter. Qu'en est-il alors si tout communisme, tout athéisme et toute anarchie aboutissent à muer les limites extérieures en auto-limitation, le Dieu extérieur en Dieu intérieur et la propriété matérielle en propriété spirituelle ? Leur résonance en est déjà bien moins effroyable : c'est pourtant ce que veulent très exactement les athées, les communistes, les anarchistes, ce qu'ils doivent vouloir puisqu'ils ne peuvent vouloir l'impossible.

Reconnaissons au passage que les anarchistes n'ont pas eu immédiatement la pleine conscience de ce qu'ils voulaient. Le libre individu surgi de la Révolution n'a pas saisi ses limites mais, pour commencer, son absence de limites ; il n'a pas saisi son auto-détermination, mais son absence de détermination, son *état d'indétermination*. Il n'a pas encore acquis la connaissance que la vraie négation de l'être-déterminé de l'extérieur est l'auto-détermination de l'intérieur. Il s'en suivit qu'il ne put parvenir au dépassement des limites externes, et que l'anarchie se reconvertit

en son contraire, la domination de l'un sur l'autre. Il fallut donc à nouveau tolérer les limites extérieures, la propriété matérielle et l'absolue diversité des individus puisqu'on ne savait pas se limiter soi-même, déterminer soi-même son activité, embrasser par l'esprit le je dans son devenir-autre, l'activité dans son être-pour-soi. Terroristes et babouvistes crièrent à la trahison de la Révolution alors que deux hommes d'une grande profondeur, Saint-Simon et Fourier, lesquels reconnurent ce qui devait nécessairement produire cette trahison, tentaient de remédier au mal en s'efforçant de « réorganiser », de limiter, de déterminer l'absence de limitation de l'activité sociale qui permettait à l'opposition des individualités d'apparaître avec plus d'acuité que jamais auparavant. De façon analogue, kantien et idéaliste furent saisis d'effroi, alors que Schelling et Hegel se demandaient déjà comment restaurer le monde objectif nié. Mais à l'inverse, dans ce zèle restaurateur, on méconnut l'essence de la Révolution. Saint-Simon eut recours à l'*autorité* personnelle, Fourier à la *propriété* matérielle, Schelling au *sentiment* et Hegel à l'*être* afin de restaurer le monde objectif — toutes déterminations extérieures, depuis longtemps niées par l'esprit moderne. Enfin commença en Allemagne et en France, dans le microcosme des nations comme dans celui des individus, ce nouveau mouvement que l'on connaît, le retour au point de départ de la Révolution. On chassa le roi de la Restauration et Hegel, le philosophe de la Restauration, mourut de cholera morbus. Les flammes des philosophes et des socialistes de la vieille école projetèrent quelques vacillantes lueurs, ce qu'elles continuent partiellement de faire, sans pouvoir créer la lumière originelle. On en revient enfin aux premiers héros de la Révolution, à Babeuf en France, à Fichte en Allemagne afin de commencer par le commencement et de progresser sans faire de bonds. Proudhon part de l'anarchie et la philosophie allemande de la conscience de soi. On prêche à nouveau l'athéisme en Allemagne et le communisme en France mais on ne s'en tient plus à l'absence de détermination. Proudhon, comme Feuerbach, a intégré le moment dialectique sans l'utiliser aux fins de la restauration de l'ancienne objectivité extérieure, niée. C'est sur cette voie qu'il faut persévérer, c'est ainsi que la liberté sera enfin conquise.

La liberté consiste à surmonter les limites extérieures par l'auto-limitation, c'est la conscience de soi de l'esprit en tant qu'il est actif, le dépassement de la détermination de nature dans l'auto-

détermination. Pour ce qui touche à la vie sociale et à la pensée, toute l'histoire passée, tant l'histoire naturelle de l'esprit que tout ce que nous nommons monde objectif, matériel, physique ne fut rien d'autre que cette histoire naturelle elle-même¹⁹. La seule différence entre l'histoire de l'humanité et l'histoire naturelle proprement dite c'est que dans la nature toute auto-limitation de l'esprit est figée, l'opposition dans laquelle l'esprit se présente à lui-même y étant *définitive* alors que dans l'humanité toute auto-limitation de l'esprit n'est qu'une étape de développement que l'on *dépasse*. L'histoire vraie de l'esprit ne commence que là où cesse toute détermination de nature, là où l'esprit est développé, là où la conscience de soi est mûre et l'action de l'esprit clairement reconnue. C'est avec cette connaissance que commence le règne de la liberté aux portes duquel nous frappons. C'est elle qui représente la véritable clé du paradis dont nous a suffisamment longtemps privé l'évêque de Rome. La Réforme allemande a, la première, tendu la main vers elle mais son bras n'était pas assez long. Elle a cependant grandi jusqu'à donner la philosophie allemande et, à ses côtés, naquit la Révolution française. Avec ces deux bras-là, les peuples européens arracheront la clé à leurs tuteurs, cela est certain ! L'essentiel aujourd'hui, c'est l'unification de nos efforts. Il n'y a qu'une liberté comme il n'y a qu'un esprit.

Le point central de la liberté sociale et de celle de l'esprit est la moralité, le bien suprême, la « connaissance de Dieu », comme dit Spinoza, la conscience de soi de l'« Esprit absolu », comme disent improprement les hégéliens. C'est la conscience qu'a l'esprit de son égalité à soi-même dans son devenir-autre-à-soi, le dépassement de l'être-autre en tant qu'il est figé, la transformation de la détermination naturelle en auto-détermination. Sans cela, aucune égalité et, par conséquent aucune liberté n'est possible. En soi, il est vrai que tout est un, que tout est donc égal. Mais ceci, à vouloir trop prouver, ne prouve rien. Si tout est égal, alors la plante, l'animal est l'égal de l'homme et *Heine*, le panthéiste abstrait, pourrait à bon droit, à partir du point de vue ironique d'*Atta Troll*, railler la liberté et l'égalité des hommes (qui sont, opposés aux animaux, des aristocrates) en faisant représenter le

19. Sur l'histoire naturelle de l'humanité, cf. Marx, *Manuscrits de 1844*, p. 96-97, et l'EA, PSS, p. 331.

↓ EA = l'Essence de l'Argent de Heine

communisme, par rapport aux hommes, par l'ours²⁰. Si tout est un, ce n'est pas seulement l'aspiration à la liberté, ce n'est pas seulement le communisme qui est ridicule, mais toute aspiration sérieuse de l'homme, toute action morale. Qui ne connaît d'autre liberté que l'absence de limites, d'autre égalité que le nivellement (ce que sont panthéisme et communisme aux yeux du spiritualisme), qui ne conçoit l'unité que comme la négation de la diversité et ne parvient à l'idéalisme qu'en passant par le matérialisme, à la façon des chrétiens, qui, à l'instar des radicaux de l'espèce de Heine (cet ultime chevalier du romantisme moderne, ce procès de putréfaction du Moyen Age), est incapable d'aller plus loin que l'anarchie abstraite, celui-là devra à chaque instant se muer en son contraire et finir par décréter que le monde est fou parce qu'il est lui-même devenu fou. Cette folie est morale, de même que celle dans laquelle fut plongé le monde, à l'époque du Christ, lorsqu'il se mit à douter de lui-même, à nier les intérêts terrestres et à affirmer ceux du Ciel. Là aussi, le communisme et l'anarchie, plus exactement le communisme de l'ours et l'absence de limites, apparurent, lorsque la sphère temporelle, le pouvoir d'Etat, se transforma en sphère spirituelle. Comme nous l'avons déjà dit, ce serait refaire l'histoire du Moyen Age que d'en rester au communisme abstrait et à l'idéalisme. Il a été fait droit à ceux-ci, non seulement dans l'histoire de la religion, mais aussi dans la philosophie, non seulement dans l'histoire des Etats, mais aussi par le socialisme. Déjà, la philosophie allemande est allée plus loin que l'idéalisme de Fichte, comme le socialisme français est allé plus loin que le communisme de Babeuf. On a reparcouru en esprit l'histoire du Moyen Age. Nous ne disons plus : tout est un, nous ne disons plus : tout est égal, pas plus que : tout est opposé, divers. Nous disons que l'esprit rend tout opposé et un, divers et égal, qu'il crée son propre contraire, l'autre, le monde, la vie, afin d'aller au-delà de cette détermination, de cette limitation de soi, de retourner à soi et de reconnaître que c'est là *son* contraire, *son* action, *sa* vie, en d'autres termes : afin de s'appréhender soi-même comme étant vivant ou actif — et non pas de se saisir et de se fixer matériellement, par où la libre action devient fait objectif, qui le limite, par où l'être-pour-soi spirituel devient propriété matérielle,

20. H. Heine, *Atta Troll, Rêve d'une nuit d'été*, voir notamment les toutes premières pages.

qui supprime son égalité-à-soi-même, sa moralité, nie sa liberté, entrave et fige le flux de sa vie, de son mouvement. *La propriété matérielle, c'est l'être-pour-soi de l'esprit, devenu idée fixe.* L'esprit, parce qu'il n'appréhende pas le travail, la constitution ou la manifestation extérieures de soi-même par le travail, comme son action libre, comme sa vie propre, mais qu'il le saisit au contraire comme altérité matérielle, doit alors le fixer pour soi, afin de ne pas se perdre à l'infini, afin de parvenir à son être-pour-soi. Mais la propriété cesse d'être ce qu'elle doit être pour l'esprit, à savoir son être-pour-soi, si, dans la création, ce n'est pas l'action, mais le résultat, la créature, qui est saisi et fixé à toute force comme être-pour-soi de l'esprit — si c'est le fantôme, la *représentation* de l'esprit qui l'est comme son *concept*, bref si c'est son être-autre qui l'est comme son être-pour-soi. C'est justement la *soif d'être*, la soif de subsister comme individualité déterminée, comme moi limité, comme essence finie, qui mène à la *soif d'avoir*. Ce sont en retour la négation de toute détermination, le moi abstrait, le communisme abstrait, la conséquence de cette « chose en soi » vide, du criticisme et de la Révolution, du *devoir* insatisfait qui ont conduit à l'être et à l'avoir²¹. C'est ainsi que des *auxiliaires* sont devenus des *noms propres*. C'est ainsi qu'on substantiva tous les verbes et qu'on fit de ce qui appartenait à la périphérie changeante le centre intangible. Et c'est ainsi qu'on mit le monde la tête en bas !

La liberté, c'est la moralité, c'est l'accomplissement de la loi de la vie elle-même, de l'activité spirituelle tant au sens étroit, où l'action est appelée idée, qu'au sens large, où l'idée est appelée action, en ayant claire conscience, par détermination de soi donc, et non par nécessité ou détermination de nature, ainsi qu'il en est allé jusqu'à présent dans la vie de toute créature. On ne peut penser aucun état de communauté sans cette moralité et aucune moralité sans communauté. L'esprit, et lui seul, résout par progrès dialectique, par son histoire, l'énigme qui consiste à se demander comment sortir du cercle clos de la servitude. L'histoire a déjà rompu le cercle clos de la servitude. La Révolution est la brèche ouverte au sein de la captivité, de la détention, de l'étroitesse dans laquelle se trouvait l'esprit avant de parvenir à la conscience de soi. Certes, l'anarchie, comme on l'a vu, n'a fait d'abord que

21. C'est à ce passage que renvoie Marx, à propos de « la catégorie de l'Avoir », dans les *Manuscrits de 1844* (op. cit., p. 91).

rompre les limites extérieures, sans progresser jusqu'à l'auto-détermination, l'auto-limitation, jusqu'à la moralité. Mais la Révolution est encore inachevée, et elle le sait, et l'anarchie ne pouvait s'immobiliser à son commencement, ce qu'elle n'a réellement pas fait. Et lorsque nous, les enfants de la Révolution, la dépassons pour aller jusqu'à la moralité, l'énigme s'en trouve précisément résolue. Les précurseurs de la Révolution ont *pressenti* cette solution de l'énigme. Déjà Montesquieu disait que la République n'était pas possible sans vertu. Les précurseurs de la Révolution, ainsi qu'il ressort clairement de ce jugement, et d'autres, de Jean-Jacques Rousseau par exemple, eurent la prémonition d'un état de communauté et de moralité, dont le règne commence. Mais ils n'eurent pas la *connaissance* de cet état et, à défaut d'idées claires, déterminées, profondes, ils eurent recours à des phrases liées à des situations passées en croyant ainsi caractériser ce qui devait advenir. Le terme de vertu, comme celui de république, a été jusqu'à présent un symbole qui ne pouvait être compris. *Res publica* et *virtus* sont des mots sans contenu, de même que l'état de choses qu'ils caractérisaient. Il fallait d'abord que ce contenu fût constitué par l'histoire. Notre moralité est autre que la vertu des Anciens, notre liberté n'est pas la leur — comment, en effet, l'état social à venir pourrait-il ressembler à l'ancien ? La situation de l'Antiquité est depuis bien longtemps niée, le christianisme l'a dépassée et le Moyen Age a dépassé le christianisme. Montesquieu a commis la même faute sur le terrain de la politique que Luther, le précurseur de la philosophie allemande, sur celui de la religion. En son instinct encore aveugle, la Révolution voulut réhabiliter l'Etat primitif, comme la Réforme le christianisme primitif, alors que l'histoire avait depuis longtemps dépassé ces conditions primitives. Cela provient de ce qu'elles avaient conscience de la dégénérescence et de l'aberration mais ne savaient pas que l'erreur constitue la voie de passage de l'absence de conscience à l'esprit conscient de soi. Tout état originaire est un germe non encore développé qui doit se décomposer pour devenir arbre vivant, fruit ferme et rempli de sève. Vouloir retourner à l'état primitif, c'est vouloir recommencer l'histoire dès le début. Laissons cela — nous y sommes d'ailleurs bien obligés ! Ce que nous voulons, c'est quelque chose de radicalement neuf, qui n'a encore jamais existé. Aussi devons-nous commencer par le développer. *Liberté* et *égalité* sont de nobles mots. Pour eux, nous nous sommes battus et sacrifiés, pour eux, nous voulons renaître et prendre parti.